empêcher. » Le père Pagnon répondit : «La Jeanne est une bonne fille sur laquelle il n'y a rien à dire. » La mère ajouta : « Et bonne travailleuse aussi et point fainéante ; ce sera une menagère, elle est entendue aux choses de la maison et des champs, elle nous aidera dans les années qui vont venir, car voilà que nous nous faisons vieux. — Alors vous nerefusez pas? — Non mon gars, tu as bien choisi, il en est de plus fournies d'argent, il n'en est pas de plus sage; quand ferez vous la noce ? — Après Pàques, quand j'aurai tiré au sort. » La mère Pagnon se signa et dit : « Que Dieu nous protège ! »

Le lendemain, des le point du jour, Claude partit à pied, et s'en alla à Saint-Pourçain et acheta chez un bijoutier un anneau d'arrent qui lui coûte un crite un anneau d'argent qui lui coûta un petit écu anneau d'argent qui lui couta un petit ecu de trois livres. Il le porta à Jeanne et le lui passa au doigt ; ce fut la cérémonie de leurs fiançailles. On en parla dans le vil-lage. Les hommes disaient : « Il n'est point tant bète, Claude, la Jeanne est une rude ouvrière et point laide » Les frances rude ouvrière et point laide. » Les femmes disaient: « La Jeanne n'est pas à plaindre, Claude a de la conduite et ne boude pas sur la besogne, sans compter qu'il est bien bâti. » On les plaisantait l'orsqu'on les rencontrait ; ils riaient et n'étaient pas en reste de bons propos. Ils étaient heureux et comprenaient leur bonheur, ce n'est pas MAXIME DU CAMP,

Comment Pornic devint fou

Conte de la Toussaint

On a pour les morts, en Bretagne, un culte véritable. Aux approches de la Toussaint, surtout le paysan breton, ce paysan a l'imagination riche, qui croit si volon-tiers aux nains, aux fées, aux sabbats, aux trésors enfouis sous les dolmens, aux récits fantastiques, aux légendes merveilleuses, le navsan breton, dis-ie, vit littéralement avec ses morts ou plutôt ses morts vivent avec lui.

Interrogez-le? Il vous affirmera que «ses chers » sont là, invisibles à ses côtés, qu'ils marchent près de lui, qu'ils le guident et écartent de son chemin les esprits méchants toujours prêts à tendre des piè-ges aux humains. C'est sur leurs conseils qu'il va choisir pour leurs tombes les fleurs qu'ils préfèrent, qu'il remplit d'eau bénite le creux réservé sur leur pierre funèbre. C'est enfin parce qu'il les sent bien là, qu'il laisse toute la nuit en leur honneur le souper servi sur la nappe de grosse toile et qu'il se garde d'éteindre le feu du foyer; cette nuit là les ames viennent s'y chauffer comme durant leur vie

Dans quelques localités la foule envahit le cimetière, vers le soir et y fait toujours en l'honneur des morts, des libations de lait. Toute la nuit les cloches tintent lamentablement. Le paysan quitte sa table de bonne heure l'abandonnant aux âmes errantes qui vont venir s'y asseoir, et se met au lit. C'est alors que retentissent aux portes des chants luguères, coupés par les raffales du vent qui souffle des landes. Ces chants sont ceux des trépassés qui em-pruntent la voix des pauvres de la pa-roisse pour demander des prières.

« Mon fils, ma fille, disent ces voix, vous reposez sur des lits de plume bien doux et moi, votre père, et moi, votre mère, dans les flammes du purgatoire! Au nom de Dieu! secourez-nous! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, une seule goutte sur les pauvres trépassés, »

in entendant ces chants tout le monde se lève dans les chaumières; on se jette à genoux et l'on prie en commun pour les trépassés après avoir fait une abondante ône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent. II

Il y a peu de temps encore les habitants des villages de Cornouailles voyaient surgir, à leur grand effroi, derrière les chanteurs, la tête grimaçante de Pornic, l'ancien sonneur, devenu fou un soir de Toussaint, dans des circonstances épouroussaint, dans des croonstances épou-vantables. Dès qu'il paraissait, chacun se signait et les prières redoublaient, afin d'obtenir pour le fou la merci de l'ame de sa mère. Voici d'ailleurs ce que l'on raconte dans le pays à ce sujet :

Pornic était très pauvre; il habitait avec sa vieille mère une misérable chaumière tout au bord de la lande. Or, cet hiver-là s'annonçait comme devant être très rigoureux; les pauvres gens avaient déjà bien souffert, vivant de lait aigre et de pain noir, Pornic qui était jeune et vigoureux

supportait assez courageusement sa misère; un grand espoir le soutenait d'ail-leurs; au dernier Pardon une vieille lui avait prédit qu'il serait riche et il le croyait fermement. Aussi, tout en dévo rant ses croutes dures et ses racines rê vait-il d'escarcelles éblouissantes où les louis jaunes s'entrechoquaient en faisant un joli bruit doux, comme de petites cloches d'or.

La pauvre mère Pornic, elle, affaiblie par l'age, par la misère et les privations anciennes n'avait pas tardé à s'aliter. De-puis un grand mois elle était là étendue et grelottante sur son grabat, à peine ou-verte par des loques. Elle s'affaiblissait de plus en plus; elle était toute blanche déja, ses joues se creusaient, son regard brillait de fièvre et ses membres étaient devenus si maigres, si maigres, qu'on les eût pris

pour des membres d'oiseaux.
Donc, c'était la Toussaint. Pornic avait sonné le glas des morts toute la journée. Comme il s'en retournait, le soir, chez lui, pour prendre un peu de nourriture en at-tendant l'heure de revenir à ses cloches, le curé lui avait glissé quelque chose sous le bras. Du vin! à lui, Pornic! Il n'en avait peut-être jamais bu, le pauvre!... Vite il courut au grabat de la malade et lui en versa un grand verre. Mais elle le repoussa de sa main de squelette parce qu'elle sen-tait qu'elle étouffait. Le sonneur le but et, machinalement, s'en versa un autre verre.

un autre encore!... Cependant il demeurait debout, silencieux, regardant sa mère qui râlait. Une branche de résine qui crépitait dans l'âtre sans feu, éclairait cette misère. Pornic sentrit vaguement que la fin approchait, que la vieille s'en allait... Inconsciemment il se signa et croisa les mains. Maisaucune n se signa et croisates mains. Maisaucune prière ne lui vint aux lèvres. Il songeait. Il se disait que si la prédiction s'était ac-complie, s'il était devenu riche il y aurait dans le grand foyer froid, une grosse bûche qui flamberait; dans la huche une belle miche de pain à la croûte dorée dans les pots du cidre blond qui mousserait en pétillant et dans l'étable vide une bonne vache qui donnerait du lait chaud... Ah! s'il avait cela! comme la vieille reviendrait vite!

Mais où va-t-il donc ainsi, Pornic, échevelé, à travers la lande?

De tous côtés, dans la nuit, les glas fu-

nèbres retentissent : seul son clocher reste

Et il court toujours, on dirait qu'une puissance irrésistible l'entraîne vers un but mystérieux.

En effet, devant lui gambade un ètre fantastique, un nain difforme, noir, velu, aux yeux luisants comme deux charbons, aux mains armées de griffes de chat, aux pieds de bouc. Ce nain bondit en riant d'une voix cassée. Pornic l'implore parfois, il voudrait revenir en arrière, mais le nain noir l'entraîne plus loin encore et, de son doigt crochu, lui montre au loin les

dolmens sous lesquels gisent les trésors. Fasciné, Pornic reprend sa course: il arrive haletant au pied de l'énorme pierre. Le nain, qui rit plus fort, lui indique la place où il faut poser le doigt pour renverser le dolmen. Le sonneur obéit et voilà la masce de granit que trente hommes no pourraient déplacer, qui cede à cette pre sion légère, se déplace et va rouler sur le sol avec une plainte sourde de géant vain-cu. Et dans la crevasse qu'elle découvre étincellent comme autant d'étoiles des joyaux merveilleux à côté de monceaux

Il est tard. Sur la lande glacée ne passent plus les sons tristes des cloches, mais le vent hurle lamentablement dans les bruyères apportant par moments des lambeaux du chant des pauvres. Pornic court maintenant de toutes ses jambes vers la chaumière où sa mère agonise. Il lui fallait du feu, du pain, du bien-être? Elle va avoir tout cela, car il a empli ses poches, et son chapeau de louis d'or et de pierres précieuses. Cependant une pensée sombre hante son esprit et met par instants un voile sur sa joie : que diront les pauvres âmes pour lesquelles il n'a pas sonné et

qu'il a abandonnées pour courir après la fortune? Chaque fois que revient cette pensée Pornic entend distinctement sonner ses oreilles l'éclat de rire cassé du nain Ah! ce nain! comme il l'exècre et le maudit malgré le trésor donné! N'est-ce pas lui, en effet, qui l'a tenté, entraîné ensorcelé et lui a fait oublier ses morts

sacrilége qu'ils ne lui pardonneront pas! Cependant il hâta le pas : s'il allait arriver trop tard? si sa mère était morte?. En quelques bonds Pornie fut à sa porte qu'il ouvrit d'un coup de pied. Foin de ses terreurs! sa mère était là, bien vivante! Il

se précipita vers son grabat et à la pâle lueur de la résine il étala ses rich sur le lit

- Réjouissez-vous, la mère! Voici de quoi guérir! Voici de quoi acheter la santé! Comme il achevait de vider ses poches, l'éclat de rire fêlé qui l'avait poursuivi dans la lande résonna de nouveau dans l masure et le sonneur aperçut soudain le nain noir couché sur le grabat, à la place de sa mère. En même temps un cri terri-ble sortit de sa gorge car au lieu de l'or et de pierres précieuses qu'il venait de re-tirer de ses poches il n'y avait plus sous ses yeux que des cailloux et quelques poi-

gnées de crins sales.

Alors il s'élança furieux sur le grabat, mit un genou sur la poitrine du nain et lui tenailla le cou entre ses doigts; puis, il l'attira hors du lit, le jeta sur l'aire glacée tout nu; après quoi, comme il lui paqu'il était mort il le traîna, toujours par les cheveux, jusqu'au charnier adosse au cimetière.

C'est là qu'on le retrouva le lendemain, l'œil hagard, les dents claquantes, grelottant de froid.

Et quand on regarda dans le charnier on y vit le corps rigide et tout ensanglanté de la pauvre vieille mère Pornic.

GEORGES GUILLAUMOT.

LES JETONS

Voici 17 jetons placés sur la table. Nous allons alternativement en prendre 1, 2 ou 3. à notre volonté; celui qui prendra le dernier aura perdu.

Commençons: vous en retirez 1; moi, , et la partie est engagée. Pour gagner, je dois arriver à ne laisser

sur la table qu'un seul jeton que vous êtes par conséquent obligé de prendre. Si j'arrive à ne laisser que 5 jetons vous avez également perdu, car si vous en prenez 1, 2 ou 3, je prendrai inversement 3, 2 ou 1 et il ne restera sur la table que le dernier jeton. De même, si je laisse 9 jetons ou 13, en prenant toujours le complément à 4 du nombre que vous aurez pris, je gagnerai

Done si les deux joueurs connaissent le jeu, ce sera celui qui commencera qui aura fatalement perdu.

fatalement perdu.

Laissez votre adversaire commencer.
S'il prend un jeton prenez-en trois; s'il en
prend deux, prenez-en deux aussi; s'il
prend trois jetons, prenez-en un. C'est ce que j'appelle prendre le complément à 4 du nombre des jetons pris par l'adversaire.

J'aurais pu déclarer, au contraire, que le gagnant serait celui qui prendrait le dernier jeton. Dans ce cas, j'aurais dù opérer de teile sorte, qu'après avoir pris mes jetons, il n'en reste sur la table que 4, 8, 12 ou 16. Donc si je commence e prendraj un jeton seulement (il en restera 16) et suivant que vous en retirez I, 2 ou 3, j'en prendrai 3, 2, 1 c'est-à-dire toujours le complément à 4. Après que j'aurai joué il restera donc 16, 12, 8, 4 jetons. A ce moment, vous devez en prendre au moins un et trois au plus. Ce sera donc moi qui retirerai le dernier.

Si nous connaissons tous deux le jeu, ce sera celui qui commencera qui gagné. Ce second jeu peut être varié de mille

Convenons que nous allons successive-

ment ajouter des nombres variant de 1 à 9 Le premier qui arrivera à 100 aura Vous dites : 8 ; je réponds ; et 7, 15 ;...

la partie est engagée.

Remarquez que si j'arrive à 90, quel que soit le nombre que vous ajoutiez, c'est moi qui dirai 100. Pour la même raison, l'ambiente de l'aire de l'accepter 80 et à j'arriverai à 90 st j'ai pu compter 80 et à 80 si i'ai pu compter 70, etc...

Si donc vous avez le premier la parole, quand bien même vous connaîtriez la regle je gagnerai toujours, car j'ajouterai le complément à 10 du nombre que vous aurez indiqué : si vous dites 3, je dirai 7, ce qui fait dix ; si vous dites 7, je dirai 3... Si vous ne connaissez la regle, je me

garderai bien d'arriver de suite à un total qui soit un nombre exact de dizaine, car qui soit un nombre exact de dizzine, car vous remarqueriez trop facilement ma manière d'opérer. Je prendrai d'abord des nombres quelconques, afin de dérouter votre attention, et ce n'est que vers la fin que je rattraperai mon nombre entier de dizaines.

J'ai imposé comme condition que le nombre maximun à ajouter chaque fois ne dépassat pas 9. J'aurais pu choisir une autre limite: 10, 11, 12... Seulement, dans ces différents cas, les totaux auxquels il faut arriver, pour gagner à coup sûr, sont différents. Ainsi quand la limite comprend 10, je dois arriver aux totaux: 89, 78, 67,

56, 45, 34, 23, 12, c'est-à-dire 100 diminué de 11, de 2 fois 11, de 3 fois 11, etc.

Quand la limite comprend 11, je dois arriver, pour gagner, aux totaux: 88, 76, 64... c'est-à-dire 100 diminué de 12, de 2

fois 12, de 3 fois 12, etc.
On comprend de suite la règle. Il est certainement plus simple de proposer comme nombre maximum, car on n'a retenir que les dizaines exactes ; mais il y a cet inconvénient que l'adversaire s'aper-çoit vite de la ruse. Les autres limites exigent une meilleure mémoire, mais votre calcul déroute plus complètement votre adversaire.

On peut encore proposer d'arriver à un total quelconque, supérieur ou inférieur à 100. Si, par exemple, ce total est 20 et si vous ne pouvez ajouter que deux au maximum, vous devrez, pour gagner, arriver aux nombres: 20,20—3 ou 17. 20—6 ou 20-15 on 5, 20-18 on 2, Quand les deux personnes connaissent le jeu, celle qui commence a toujours gagné, car elle dit immédiatement, 2 puis 5... puis 17, puis 20.

D'une manière générale, A étant le total à atteindre et n le nombre maximum qu'on puisse ajouter, celui qui voudra gaguer devra s'arranger de façon à arriver aux nombres suivants : A-(n+1); $A-2\times$ (n+1); A-3×(n+1); etc...

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Bulletin sanitaire d'octobre. — Les maria-es ont été peu nombreux en octobre; ils ne se hiffrent qu'à 58, tandis que septembre en accu-

chilfrent qu'à 58, tandis que septembre en accusait 104.

La coionne des divorces est vide. Nous n'eu avons du reste caregistré que 3 depuis le commencement de l'année.

319 naissances ont été déclarées; c'est la moyenne. Elles se répartissent ainsi: 177 du sexe masculin et 142 du s-xe feminin. Enfants légitimes, 141 garcons et 117 fülles; enfants naturels; 36 garcons et 25 filles. Le niveau s'éleve un peu dans cette derniere catégorie. 10 enfants ont été mis en nourrice dans la commune, 21 au dehors.

Les mort-nès se chiffrent par 18.

Le chiffre total des decès s'est élevé à 161; c'est peu si l'on se reporte aux trois mois présedents, qui en accusent chaoun 202, 267, et 166.

Quant aux âges, voici de quelle façon se répartissent ces dècès: 48 pour les enfants âgés de moins d'un an, 29 pour les personnes de 1 à 19 ans; 34 de 20 à 30 aux; 21 de 40 à 59 ans, et 29 d'un âge plus avancé.

ans; 34 de 20 à 30 ans; 21 de 40 à 59 ans, et 29 d'un âge plus avancé.

La fibvre typhoïde a fait 5 victimes, la rougeole, 1, la diphtérie. et le croup, 4. la phtisie pulmonaire, 35, les autres tuberculoses, 9, ses tumeurs, 7, la méningite simple, 4, la congestion cérèbrale, 5, le ramollissement cérèbral, 1, les maladies organiques du cœut, 5, la broachite aigüe, 1, la bronchite chronique, 4, la pueumonie et broncho-pueumonie, 7, la diarrhée gastro-entorite, 26 (chez les nouveaux-nès), la fièvre purrpérale, 1, la debilité congentaile, 8 (chez les enfants en bas-age, la senitiré, 2.

Il y a cu en outre 2 suicides, et 3 morts violentes.

Sons la rubrique « autres causes de mort. figurent 31 dècès.

La situation est donc très satisfaisante, le nom-

La situation est donc très satisfaisante, le nom La situation est donc (res saussaisante, l'acom-bre des naissances ayant éte supérieur jusqu'à présent à ceux des autres mois du semestre, et ceiun des décès accusant comme nous l'avons dit, une assez sensible diminution sur ces mêmes mois. Il résulte des chiffres des naissances et des decès une différence de 158 à l'actif des premières.

Commissions municipales. — Les 1re, 2e, 8e, 5e et 8e commissions se reuniront lundi, 7 no-rembre, à 5 heures 1₁2 du soir, pour examiner les justions suivantes:

questions suivantes:

1. Bureau d'octroi de la route de Wattrelos, remplacement; 2. Condition rubique, travaux «xécutes en 1882-1883; réclamation de M. Paulus. — 3. Logement du directeur de la rue Turgot, demande d'un mobilier personnel. — 4. Egiise du St-Spulcus; grosses réparations. — 5. Rue de Wasquelal, réglement des alignements. — 6. Quai du Hutin, project d'anivellement; rapport. — 7. Quartier du Hutin, proposition de M. Dubar-Delespaul et divers autres propriétaires. — 8. Quai de Gand, projet d'abaissement du pont des Gouteaux; rapport des ingénieurs, communication. — 10. Rues particulières, rapport de la sous-commission. — 11. Rue Delezenne, achevement de l'aqueduc.

Les cars à vapeur de Roubaix à Lille. Les cars à vapeur de Roubaix à Lille.

Nous recevons, depais quelque temps, de nombreuses plaintes au sujet d'une voiture qui circule, quelquefois, sur la ligne. Il s'agrit de celle qui n'a qu'un compartiment fermé, servant de l're classe. D'abord, nons dit-on, la compagnie ne doit pas avoir le droit de mettre, sur la ligue, d'autres voitures que celles qui y étaient au moment où elle sollicitait, des villes, l'autorisation définitive pour la traction à vapeur. Cette condition a, du reste, été imposée par le Conseil municipal de Roubaix. cipal de Roubaix. Cette voiture a, en effet, l'inconvenient d'obliger

Gette voiture a, en effet, l'inconvenient d'obliger es voyageurs de seconde classe de rester exposés aux imtempéries, ou à prendre une première, ce que peu d'ouvriers peuvent se permettre. Il nons revient qu'un voyageur, parti de Roubaix avec un billet de seconde, ce qui lui donnait droit au parcours dans un compartiment fermé, n'a pu, au retour, profiter du même avantage, la seule voiture du train étant celle dont nous partones discessus

lons ci-dessus.

Il est bon d'ajouter que le compartiment de pr.mière du wagon dont il s'agit n'est pas plus
confortable que les compartiments de seconde des
autres voitures.
Le voyageur entra donc dans le compartiment

de première et se refusa à payer le supplément, se basant sur ce, qu'ayant payé un billet aller et retour, lui donnant droit, saut cas de force ma-jeure, de s'asseoir dans un compartiment fermè, il entendait jouir des mêmes avantages au retour

n'a l'aller. Il n'est pas douteux que la prétention de ce

one de la presentation de la protection de voyageur a paru juste à la compagnie, comme elle paraîtra équitable à tous, puisqu'il n'a pas été donné de suite à cette affaire.

Ceci prouve que la compagnie des tramways—dont nous savons d'ailleurs les bonnes intentions—a tout intérêt à respecter les conditions qui lui ont été imposècs par les deux villes.

M. Albert Flinois, fils de notre honorable concitoyen, a remporte une médaille d'argent grand modèle et un prix de ceut francs au concours du Conservatoire des Arts-et-Métiers à

Un effaissement de pavé s'est produit vers le milieu de la rue de la Redoute: le service des travaux en a été avisé, et ne tardera pas à pren-dre ses mesures de manière à éviter tout acci-

Un logeur sans scrupules. — Les époux Deratte, qui tiennent une buvette res de la Chapelle Carette, se sont aperçus de la disparition d'une somme de 120 francs.

Un logeur de la maison, Gustave J... en est accusé; pourra-t-il s'en disculper devant le tribunal correctionnel? Il a été dirigé sur Lille samedi après midi.

Une gaminerie. — Un gerçonnet de quatorza ans, Joseph Delos, a jeté, en s'anovant, un bâton dans la vitrine du magasiu tenu per Louis De-baisieux, rue de Touroning. Un carreau, une salière et un globe de lampe ont été brisés. Le tout a une valeur de l'fr. 65, dont les parents du gamin sont rendus responsa-bles.

Voleurs de poules. — Deux précoces voleurs ent été arrêtés dans la nuit de vendredi, tandis qu'ils sortaient d'un poulailler appartenant à M. Olivier, rue Daubenton.

livier, rue Daubenton.
L'un d'eux avait une poule soas le bras.
Amenés au poste, les deux frères, Bruno et douard Waeghe, onze et treize ans, ont tout voue : ils out même dit plus qu'on ne leur en emandait, car ils se sont déclarés les auteurs de plusieurs vols de liqueurs, huiles, epiceries, dont les auteurs étaient jusqu'à présent restés incon-

Ecole nationale des Arts industriels de Rou paix.Cours de physique et de chimie, rue du Collège, professour: M. A. Béghin.—Cours de physique, lundi novembre, à 8 h. du soir. — Principe d'Archimède,

7 novembre, a o h. du sur. — Frincipe d'Archimeue, — densités, — arcumètres.
Cours de chimie, jeudi l'onvembre, à 8 h. du sofr.
Cours de crimetiage à l'usage des cuvriers rentreurs, cour de l'Hôtel des Pompiers, tous les dimanches à 10 h. du matin. Maitre rentreur, M. Delphanque.

TOURCOING

Un accident, qui n'a pas en heureusement de consequences graves, s'est produit, vendredt soir, rue de Lille. Un jeune culant qui traversuit la chaussee a ete reuversé par une voiture : il en est resulté des contusions à la cuisse, sans gravité.

Une mendiante Sylvie Grimonprez a été prise, samedi maini, en flagrant delit de vol dans un magasin de la place S-bsstopol. Elle avait dejà enlevé un parapluie au couvent Ste-Thèrèse. Elle a été arrêtee. Un vagabond nomme Ferdinand Homart, age

de 19 ans, d'origine belge, avait été expulsé de France. Mais à pelue sorti de prison et conduit à frontière, il s'était empressé de revenir à Tour-coing. It sera reintègre dans son ancien domicile. Chronique colombophile. — La société co-ombophile La Centrale, etablie chez M. G. Vana-rerbeck, cafe Français, I, rue de Tournai, a décide es concours suivants pour 1888.

Creil, 10 join: Chantilly, 8 juillet.

creit, 10 join: Chantilly, Sjuillet.

— La societé colombophile l'Ectair, établie chez
M. A. Decock, au Chevalier Vort, rue de Tournai,
a recouvelé dans sa scance du 24 courant, sa commission administrative pour l'année 1888. Elle se
trouve ainsi composée:
MM. Charles Liagre, président; Roussel, viceprésident; Deigatte, trésorier; Henri Riccy, serélaire.

Les concours suivants ont été décidés : Chantily, 27 mai, preparatoire pour Orléans; Chantily, 24 juin, preparatoire pour Blois. Les prix d'honneur et conditions de ces con-cours paraitront ulterieurement.

TILLE

Lelait au point de vue de l'hygiène et de la transmission des tradadies. — Dans la dernière reunion de la societé industrielle, M. Béchamp a presenté ane très intéressante communication sur le lait. Présodemment, il avait fait connaître la véritable nature de la partie liquide dulait et mis hors de contests tion que les partientes solides qui y sont immergées, les globules butyreux et les microzynas sont véritablement organises, étant constitués sur le modèle de la cellule. M.Bechamp exprime la conflance que ces observations et decouvertes rendront tôt ou tard plus scientifi ques les industries qui ont le last pour matière première.

Le lait est ce que le fait l'animal qui le produit. Le lait de chienne, le lait de troie, le lait de vache, le lait de femme, ne sont pas le meme lait; et le lait de l'animal malade est autre que le lait du

lait de l'animal malade est autre que le lait du même animal sain, etc., etc.
Physiologiquement le lait n'est donc pas, comme se le figure M. Duclaux après M. Pasteur, un simple melange de principes immédiales purement chimiques, mais une humeur qui content des éléments anatomiques, cellules et microzymas, spécifiques de l'organe qui le fournit. Or, dans la grande mammaire ces éléments anatomiques sont vivants! Auraient-lis cessé de l'être dans le lait que la mulsion en retire? N.m., ils restent viv.nts, car ils manifestent leur vie par les changements d'ordre chimique, qui, inévitablement, surviennent dans le lait après la traite.

La démonstration de ce fait capital, applicable à toutes les humeurs et à tous les Ussus de l'organisme, qui doit changer la face de la science, il l'a depuis longtemps fournie. Elle est nettement énoncée dans une lettre à J.-B. Dumas, insérée aux Annales de chimie et de physique, septembre

1865. ette démonstration est fondée sur un principe d'expérience découvert par M. Béchamp en 1855, et publié aux Annales de chimie et de physique en 1858. En voiei ;

 Les dissolutions aqueuses des principes im-«Les dissolutions aqueuses des principes im-médiats organiques quelconques, ou de leurs mé-langes les plus divers, se conservent inalièrées au contact de l'air. lorsqu'elles ont été préalablement additionnées d'une quantité suffisante d'acide phénique ou de créosote, à dose non coagulante. Et il en est ainsi parce que ces agents sterilisent ces milieux pour les germes de l'air qui y pour-raient tember. >

ces milieux pour les germes de l'air qui y pourraient tomber. »

Ce principe a été vérifié; il est le fondement de
la méthode autisoptique s. largement appliquée
aujourd'hui par les météches et par les chirurgiens autant que par les hygiénistrs. On en atiribue la découverie à M. Pasteur, qui se l'attribue
lui-même. M. Bâchamp prie la Société de lui permettre de réclamer ce qui lui appartient: M.
Pasteur n'y est pour rien.

Tout le monde sait que le lait de vache se caille
inévitablement, ar bout d'un temps plus ou moins
long, qu'il ait été ou non seumis à l'ébulition. M.
Pasteur prétendit prouver que le lait bouilli se
caille à cause des germes de l'air qui y tombent
peudant la traite, que la chal·cur ne tue pas à
160° et qui y deviennent vibrions. Mais ni les
germes de l'air, ni les vibrions ne sont la cause
du phénomène.

En effet, dil M. Bèchamp, le lait recueilli avec

I phenomene. En effet, dit M. Bechamp, le lait recueilli avec les soins de propreté les plus graufs et mis, au moment même de la fraite, sons l'influence de l'acide phénique à doses non coagulantes croissantes, ne se caille et ne s'en retire pas moins santes, ne se caille et ne s'en retire pas moins sans qu'on voit dans la masse coagnièe autre chose que les microxymas qui existaient primitivement dars le lait. Des vibrions desbactéries y apparaissent plus tard et M. Béchamp explique par quel mécanisme les microxymas leur donnentnaissance par evolution. Non, les germes de l'air ne sont pas la cause de ces singuliers phénomènes et M. Béchamp le prouve encore en montrant que le lait bouilli se coagale même plus rapidement, toutes choises égales d'ailleurs, que le lait non cuit, tout en laissant plus rapidement apparaître les vibrious. C'est qu'one température de 100 qui tue les germes de l'air, ne tue pas les microzymas du lait.

En résume, le lait termente et se caille spontanément; la cause de la coagalation et d'ispperition des vibrions est dans le lait: les microzymas de celuici et les microzymas des globules qui ne meurent pas, mais continuent d'y vivre-près la traite et dans le caillet, même après l'ebulition.

De ces conséquences, au point de vue de l'hygiène et de la transmission des maladies, qu'il serait trop long d'ènumèrer, mais qui sérieusement s'imposent.

PRÉCIEUX SOUVENIR

— Quel est ce rare objet qui, dans cette vitrine, R. pose mollement sur du ve ours ponceau?

— Ça, répondit la dame, à la peau blacche et fine. C'est mon p'us cher trèsor : un Savon du Congo!

30:31d Vaissier frères, Roubaix-Paris.

CONCERTS ET SPECTACLES

Grand-Théâtre. — Charles VI est notre opéra national. On sait quel Interêt présente le livret, t unt pour le fond qui nous retrace la luttede nos sieux contre l'envahissement étranger, que pour la forme; aucun librettiste moderne n'a, en ellet, tét aussi bien inspiré in aussi soigneux que Casimiret Germain Delavigne dans Charles IV. Pour complèter l'envemble, ain de foire une œuvre parfaite, l'immortel Halèvy a trouvé une musique remplie de beautés de premier ordre. Malgrétous les attraits qu'offre cet opéra, Paris a été longtemps privé du plaisir de le voir en représentation, et il est pénible de constater qu'après un brillant début qui a atteint jusqu'à cent soirées, il a cté interdit brusquement. Les sentiments du plus pur patriotisme qui y sont exprimés auraient-lis pas frappé les plèces quirappellent impunément le souvenir do nes luttes civiles ? Dourquoi n'avoir pas empôché jles Huguenots?

M. Soun a treuvé dans le personnage de Charles VI un de ses grands succès. Il avait, jeudi, compris son rôle avec beauconp d'intelligence et c'est un acteur et un chanteur parfaits qu'il a rendu la scène du second acte avec Odette, ainsi que le quatrième acte en entier. C'est avec un charme pénétrant qu'il a détaillé cette phrase touchante:

Avec la douce chansonante

Avec la douce chansonnette qu'il aime tant Berce, berce, gentille Odette, ton vieil enfant.

Toujours excellente, connaissant ses rôles à fond,

citer sa ballade du quatrième acte: Châque soir, Jeanne sur la plage.

MM. Merrit et Geoffray ont été très convenables.

Ces artistes n'ont pas, dans la rééer, un rôle important, espendant il faut constater qui avec Mme Laville-Ferminet et M. Soum, ils ont rendu d'une façon su-perbe le joit quatuor sans accompagnement du Bacte. D'un charme tout particulier et présentant dans ses intenstions quelque difficulté, ce morcau a ctè bien dit. On a rappele les interprétes.

Il est impossible de comprendre quelque chose a ce que chante M. Schaw. Sa voix est cotonneuse et tremble d'une façon exagérée. Son jeu est absolument nul.

que chante M. Schaux. Sa voix est cotonneuse et tremble d'une façon exagérée. Son jeu est absolument nui.

M. Santegne a dit agréablement les couplets du seigneur de Nivelle.

Tout le monde a été déqu en entendant Mme Stella-Corva, la nouvelle chanteuse légere. Les appréciations tirées desjournaux, et reproduits au programme du jour avaient dispoé le public en sa faveur. Comme nous l'avons dit, nous attendons une seconde représentation pour nous prononcer. Il est évident que Marconferme qu'elle a dissipate de l'ole; nous attendons une seconde représentation pour le de de la comment. De la ses hésitations et son jeu tout-à-feit paralysé, il eût été tout naturel de réclamer l'indulgence de la saile pour le début de cette artiste.

Le ballet a fait plaisir, On y a beaucoup applaudi Mile Lecerfet M. Holtzer.

L'orchestre s'est bien comporté. Bonne exécution de l'ouverture.

M. Geoffray remp'açait M. Atheis, première basse, qui, nous a-t-on dit, a resilié son engagement en même temps que Mile Elièze, dugazon. Nous avons pu apprécier M. Atheis, et nous regrettons vivement son départ.

FEUILLETON DU 7 NOVEMBRE. - 62 -

L'AMOUR D'UNE ESPIONNE

L'épreuve Une demi-heure plus tard, ils atteignaient, toujours courant, le village de la Briantais, où Frantz Muller avait retenu une méchante

mé de l'objectif.

— Eh bien?... demanda Gotlieb, croyezvous avoir réuseit déià la plaque.

Frantz inspectait déjà la plaque.

Frantz inspectait déjà la plaque.

Je ne sais trop, répondit-il, je crains que la baroune n'ait bougé... Je crains aussi qu'il n'y ait eu trop de soleil se réfléchissant sur la feuille de métal et faisant éclat... Enfin... vous pensez si je regardais... Je crains qu'elle n'ait tenu les pouces trop sur le bord

de la plaque et qu'ils n'y aient laissé une om bre portée

Voilà bien des craintes! fit Gotlieb - Oui!... et j'ai grand'peur qu'elles ne

Tout en parlant, au moyen d'un grand voile noir, il avait établi une façon de cham-bre obscure, et de son épreuve négative obt-nait un cliché positif.

quiétés. - Parbleu! répliqua Frantz Muller, vous

-Ah! il faut voir la fin de la fin... et les

proférait un gros juron.

— J'en étais sûr!... s'écria-t-il, l'épreuve — J'en étais sur!... s'ecria-t-il, l'epreuve est mauvaise... Elle a un trou au milicu, un coup de soleil... de plus la marque de l'un des pouces a enlevé le côté droit... Mais je me demande un peu ce que c'est que ce docu-ment là ; et pourquoi la baronne tient tant à

son côté l'auberge de la Briantais, que Frantz Muller abandonnait quelques instants après. Gotlieb reprenait le chemin du parc, auquel

il arrivait sans encombre... La folle avait abandonn sa station devant la petite porte... La voie était libre. La gymnastique fut donc inutile à l'ancien prisonnier de Spandau pour pénétrer cette fois dans le parc de Lande-

Gotlieb.

— Allons, c'est à recommencer, dit-elle a vec colère, mais le moyen est bon, il est facile de s'en servir... et Léo Lafressange n'a rien à me réfuser.

Triste et désagréable la soirée de ce jour là la la colorie

Une tristesse profonde se lisait sur son charmant visage.
En rentrant chez elle, à Lande-Courte, elle avait reçu un coup au cœur. Son premier regard avait été pour Lafres-

plus charmaute, plus étincelante que jamais. Elle accablait Berthe de compliments, de tendresses... la joune fille sentait si bien le

dard caché sous donné, elle cessa d'être maitresse d'elle-même et fondit en larmes. Elle s'excusait la chère créature :

- Pardon... la fatigue un état nerveux!... Flavien, du fauteuil où il s'était réfugié

dans un coin, regardait cette seène.

— Pauvre enfant!... que le sort est injuste, murmura-t-il, qu'a-t-elle fait pour souffrir aussi cruellement?... Et cette satanée baaussi cruellement?... Le cette satante dance nonne!... Croyez-vous qu'elle jubile!... Croyez-vous qu'elle triomplie!... Pauvre Léo!... voilà une conquête qui lui coûtera cher... Dans tous les cas je m'assurerai dès ce soir que la Feuille d'Or est encore dans ta possession et qu'elle ne te l'a pas subtili-

Comme note gaie, au milieu de cette tristesse, on avait l'oncle Phil'un à l'autre en répétant : Philémon qui allait de

bien que la voix d'Elvira est voilée... ah! la vie sans harmonie!... est-ce d'un triste!... On se sépara de bonne heure. Chacun ayant hâte de retrouver la solitude. Lafressange qui n'était pas le dernier dans ce cas, fut suivi dans sa chambre par Fla-

Il se serait bien passé de la compagnie de son ami, mais comme celui-ci ne lui deman-dait pas la permission, il fut bien forcé de faire contre fortune bon cœur et de suppor-

partement de Lafressange, odor di femina!.

parfums.

Lafressange fit la sourde oreille. Ne poin-

seul moyen de réduire Mauroy au silence Tu as sommeil, finit-il par dire à son

ami?

— Je te l'avoue, répondit celui-ci, je suis éreinté, j'ai travaillé tout le long du jour...

— Est-il avancé ton article? - Est-il avance ton article?
- Assez, je compte l'avoir fini demain matin... Tu ne vas pas me prier pour le lirel...
- Je n'aurai pas cette cruauté... D'autant que tu as grandement sommeil...
La Feuille d'Or était sur la table.

The New Yeu empara.

Yeux tu me prêter ce bibelot-là... j'en ai besoin pour une observation, une comparaison nouvelle. Flavien s'en empara.

- Eh! prends tout ce que tu voudras ré-pliqua Lafressange, mais laisse-moi dormir. - Bon, dans un instant, mais pas avant de te dire que je m'absente demain... pour qua-rante-huit on soixante-douze heures. — Ah!... Et peut-on te demander sans in-discrétion où tu vas?

— Parfaitement..., Je vais à Paris. — A Paris!... Pourquoi à Paris?... Tu avais horreur de Paris... Tu ne voulais y rentrer qu'à la fin de novembre... Tu avais

une rage, une fringale de campagne.

— Je l'ai encore. — Mais alors que vas-tu faire a Paris? — Mais alors que vas-tu faire a Paris? — Pour répondre à cette inquisition, ré-pliqua avec un imperturbable sérieux, Fla-vien Mauroy, je te dirai que j'ai reçu une

lettre de mon notaire... Ces deux derniers mots furent prononcés aves emphase.
— Qui réclame impérieusement ma pré-

cence.

Lafressange éclata de rire... le notaire de

ndre dans cette circonstance c'était le Mauray lui faisait l'effet d'un animal fant

Harry for lassit tener a un animal fantas-tique et fabuleux.

— Et là-dessus, bonne nuit... ne fais pas de mauvaises rèves...

Les trois jours que Flavien Mauroy passa à Paris, s'écoulèrent sans incident à Lande-'ourte On s'observait.

On s'observait.

Lafressange avait été pris d'une passion subite pour la chasse.

Il baitait tout le long du jour le parc et les landes environnantes, ne rapportait guère de gibier et faisait connaissance la plupart du sans extra la braduille.

temps avec la bredouille. C'était cependant pour lui, ce sport occa-sionnel uu moyen de tuer le temps et de re-trouver la solitude.

Sa position était très fausse, il le compre-nait. Et le double jeu qu'il était condamne à jouer, la franchise de sa nature s'y refusant. réussissait très mal.

Il ne trouvait pas en lui-même le courage de s'arracher à l'empire que Mme de Yunka exerçait sur ses sens, sur lout son être, et ce-pendant tout son œur appartenait à Berthe de Kermor. Bref, Flavien avait été bon prophète : Lafressange, tout en faisant le malheur de celle-ci,était en train de devenir très malheu-

Skondas - MYDES

LE

PAR GEORGES PRADEL SECONDE PARTIE

chambre, pour se livrer tout à l'aise à ses manipulations.

ur détourner des soupçons qui n'exis-Pour detourner des soupçons qui n'exis-taient même pas, par excès de précaution, Frantz Muller fit monter uue bouteille d'eau-de-vie et des verres... Une tois la fille de l'au-berge descendue, ils s'enfermèrent à double tour, et le photographe sortit un châssis fer-mé de l'Apinctif

SECRET DU SQUELETTE soient fondées

nait un cliché positif.

— Bah! fit philosophiquement Gotlieb Thurner, si votre affaire n'est pas réussie, on recommencera... Ca ne doit pas être bien malin... et, en somme, la maison est peu surveillée... à part cette folle que nous avons rencontrée à la sortie, personne ne nous a in-

en parlez bien à votre aise... J'ai autre chose à faire que d'être tout le temps à courir sur les chemins de fer... Avec ça que c'est agréa-

récompenses promises... Moi, j'aime mieux le métier d'ouvrier que celui de prisonnier et je serai toujours reconnaissant à ceux qui je serai toujours reco m'ont rendu la liberté. Il n'acheva pas sa phrase. Frantz Muller

Deux heures plus tard Gotlieb, quittait de

Et vers la fin de la journée, Gertrude venait le rejoindre.
Nous ne suivrons pas le duo amoureux des deux Allemands. Disons seulement que, la soirée terminée, au moment où la baronne se retirait dans sa chambre, car elle avait fait un effort, affirmait-elle, pour résister au sou-per tardif de ses hôtes revenant de leur excur-sion, Gertrude lui remit sous enveloppe les deux épreuves qui lui étaient adressées par

là, à Lande Courte. Mile de Kermor avait beau faire tous ses efforts, elle ne pouvait arriver à égayer ses

sange, qui s'avançait à sa rencontre. Et le jeune homme avait détourné les yeux... Pour-quoi, agissait-il ainsi, s'il n'avait rien à se re-procher? Par contre, Mme de Yunka s'était montré e

- Comme nous sommes froids... on voit

ter sa présence.

— Hum! fit Flavien en entrant dans l'ap-